



MA MÈRE, DIEU ET LITZIE

ROLAND PEREZ

roman



LES ESCALES
DOMAINE FRANÇAIS

MA MÈRE,
DIEU ET LITZIE

Roland Perez

MA MÈRE,
DIEU ET LITZIE

Roman

LES ESCALES :
.....
DOMAINE FRANÇAIS :

© Éditions Les Escales domaine français, un département d'Édi8, 2023
92, avenue de France
75013 Paris – France
Courriel : contact@lesescales.fr

ISBN : 978-2-36569-842-9
Dépôt légal : octobre 2023
Imprimé en France

Couverture : Hokus Pokus Créations
Mise en pages : Nord Compo

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Litzie,
À notre amour,
À nos enfants, Harold, Lorie, Ludivine,
à leurs âmes sœurs et à mes petits-enfants
d'aujourd'hui et de demain.

Prologue

— Litzie, comment tu l'as rencontrée ?

Face à la mer que nous contempions, la question de Sophie m'avait pris au dépourvu. Litzie, elle n'a pas eu le temps de la connaître, puisque l'amour de ma vie et la mère de mes trois enfants a disparu il y a plus de quinze ans. Quelques minutes auraient dû me suffire pour raconter à mon amie ma rencontre avec Litzie et l'histoire de notre amour.

Trois heures plus tard, je me suis tu, fatigué par le rire et les larmes. Je venais de revivre avec Sophie dix-sept années de ma vie. Les yeux encore embués, mon amie a souri :

— Tu le tiens, ton prochain roman vrai ! Tu lui dois bien ça, à Litzie.

Cette nuit-là, une seule étoile brillait au firmament du ciel breton. J'y ai vu un signe, un encouragement. Les mots de mon Ami-our, comme je surnomme ma chère Sophie Davant, vibraient encore à mes oreilles, m'enjoignant de reprendre la plume pour raconter la deuxième grande aventure de ma vie. Sans l'amitié de Sophie, son instinct têtu et sa malicieuse bienveillance, la première serait restée tout aussi cachée dans le secret de mon cœur.

Avant Litzie, ma vie tournait autour d'Esther, ma mère. Je raconte son combat acharné contre l'infirmité qui m'empecha de marcher pendant les sept premières années de mon existence dans *Ma mère, Dieu et Sylvie Vartan*. Pari

insensé qu'elle remporta, contre tous les pronostics médicaux. Ses prières à tous les saints finirent par aboutir : Baba Salé nous gratifia d'un miracle sous la forme d'une carte postale envoyée par un oncle du Maroc. Au dos d'un chameau cheminant dans le désert sous un soleil de plomb, un nom et une adresse...

Agrippés l'un à l'autre, nous avons frappé à la porte du médecin. Mais face à sa veuve qui nous avait appris sa disparition, ma mère s'était effondrée, folle de désespoir. La veuve attendrie avait alors proposé de tenter de reproduire le traitement miraculeux de feu son mari, un rebouteux loin d'être un scientifique. Dix-huit mois de corsets et d'attelles sur mesure me tendaient les bras. Cloué au lit, il me fallait une distraction.

Et c'est ainsi que ma mère avait dû partager sa place au cœur de ma vie avec Sylvie Vartan, l'incontournable yé-yé girl. Vingt-cinq ans plus tard et sans rien savoir de cette histoire, Sylvie devint mon amie proche, et moi, son avocat.

Sans la ténacité d'Esther pour que je puisse marcher, je n'aurais pas connu l'amitié extraordinaire de Sylvie. Sans sa malicieuse ingénierie, je n'aurais pas vécu l'amour fou avec Litzie, qu'elle était convaincue d'avoir elle-même choisie pour devenir mon épouse. Trois enfants, aujourd'hui adultes, sont les preuves vivantes de notre passion dont les échos résonneront tout au long de ma vie.

Chapitre 1

La rencontre

Une jeune femme traversait la salle. Son pas déterminé restait aérien et elle dégageait une énergie solaire et joyeuse, arborant un sourire irrésistible et contagieux. Je l'observais et nos regards s'aimantèrent l'un l'autre. Je découvris son léger strabisme qui rendait ses yeux en forme d'amande encore plus charmants. De grandes créoles se balançaient à ses oreilles et renvoyaient la lumière, bientôt j'apprendrais qu'elle ne les quittait jamais, et leur mouvement accompagnait l'expression de son visage lumineux lorsqu'il s'animait.

Ce jour-là, nous n'étions pas nombreux en classe. Le plus dur était derrière nous : nos études de droit à l'université achevées et le concours d'entrée à l'école du barreau dans la poche, nous n'avions plus que des stages à accomplir. Heureusement, la jeune femme, qui captait tous les regards, et moi-même faisons partie des studieux, des sérieux.

Dès le premier instant, elle m'avait captivé. Nous aurions été des candidats de choix pour l'émission *Mariés au premier regard* ! Mais à l'époque je sortais avec une jeune femme que je croyais aimer sincèrement...

Une bande d'étudiants se pressait autour de celle que je ne quittais pas des yeux. Parmi eux, un jeune homme dont elle semblait particulièrement proche. Ils se taquinaient et leur petit jeu m'amusait, la jeune femme n'était pas en reste pour le charrier. Leur camaraderie faisait plaisir à voir. Ma voisine, Annie, que je connaissais depuis l'université,

me tira de ma rêverie éveillée. Elle me demandait ce que j'avais prévu pour déjeuner. Je lui expliquai que pendant Pessah, on ne pouvait manger aucun féculent, et surtout pas en dehors de chez soi. Comme elle semblait intéressée par les traditions de la Pâque juive, je lui proposai de venir déjeuner à la maison. Au même instant, j'entendis Litzie, dont je ne connaissais pas encore le prénom, s'interroger elle aussi sur le déjeuner qui approchait. Je découvris qu'elle devait composer avec les mêmes contraintes que moi ! Sans réfléchir, je l'invitai elle aussi chez mes parents. Sa spontanéité me déstabilisa, pour la première mais certainement pas la dernière fois.

— C'est adorable, d'accord, merci !

On aurait cru qu'elle me connaissait depuis toujours.

— Laurent peut venir aussi ? Ça ne te dérange pas ? C'est mon meilleur ami !

J'acquiesçai, mystifié qu'elle acceptât si facilement. Mais après tout, je ne faisais que souscrire au précepte de mes parents qui répétaient qu'il fallait toujours mettre un couvert en plus sur la table, au cas où, pour un invité inconnu ou un ami oublié ! À l'occasion des repas de fêtes qui se succèdent à une cadence infernale dans le calendrier religieux, c'est une obligation non seulement morale mais surtout divine que de veiller à accueillir la personne qu'on croise à la synagogue la veille, la connaissance de passage à Paris ou l'ami d'ami qui se retrouve seul ce soir-là.

Je ne cherchai même pas à prévenir Esther que je rame-nais non pas un, mais trois invités surprises pour déjeuner ! D'abord parce qu'à l'époque aucun téléphone portable n'alourdisait nos poches, mais aussi parce qu'Esther était incapable de préparer autre chose qu'un véritable banquet, quels qu'étaient l'occasion et le nombre de convives. Je savais, d'expérience, qu'une abondance extravagante de mets, tous plus délicieux et roboratifs les uns que les autres, nous attendrait. Il faut dire qu'entre les six enfants

de ma fratrie, les amoureux, les amis, les amis des amis, les amoureux des amis, les voisins et la famille, il fallait savoir parer à toute éventualité. Nous voilà donc tous les quatre entassés dans la Mini Cooper de Litzie, à discuter des cours, des profs et de notre avenir radieux de jeunes avocats impétueux.

Du premier coup, Litzie dénicha une place pour garer sa petite voiture, juste en bas de notre immeuble cossu qui attirait à longueur de journée les bus rouges à deux étages. Les touristes se précipitaient sur la plateforme pour photographier notre immeuble, comme s'ils voyaient Versailles pour la première fois ! Quel changement depuis notre cage à lapins bigarrée et surpeuplée dans un HLM du 13^e arrondissement dont nous avait sortis Martha, l'extravagante amie ashkénaze de ma mère. D'après elle, il nous fallait un logis digne de notre nouveau train de vie, amélioré par le travail acharné de mon père et de mes frères aux marchés aux puces. Elle nous avait donc trouvé cet appartement.

La façade à encorbellements du 14 rue d'Abbeville dans le 9^e est extraordinaire : la travée centrale est ornée d'une foisonnante jungle émeraude en grès flammé et on distingue un hibou et une chauve-souris qui surveillent les visiteurs depuis le balcon du 4^e étage. Mes invités restèrent bouche bée devant cette spectaculaire démonstration de l'Art nouveau qui avait valu à l'immeuble d'être classé monument historique. Faussement modeste, je restais silencieux, comme s'il était tout naturel d'habiter dans un tel édifice.

Nous arrivâmes vite à l'appartement familial, au premier étage. À peine avais-je poussé la porte que nous fûmes assaillis par les parfums de la cuisine maternelle. Comme je m'y attendais, ma mère était très affairée devant ses fourneaux quand nous nous engouffrâmes dans l'appartement. Elle jonglait entre ses quatre marmites sur le feu et le four ouvert duquel se dégageait un fumet appétissant. Je reconnus

l'arôme des ailerons de poulet aux olives et des boulettes de viande au cumin, arrosées de sauce tomate, en train de mijoter, et celui des pommes de terre qui rissolaient... Un festin se préparait dans le secret de l'ancre maternel.

Aucun de mes convives n'osa braver l'entrée du royaume d'Esther et la déranger pour la saluer. Aucun, sauf Litzie qui s'approcha sans hésiter de ma mère pour l'embrasser avec chaleur tout en se présentant. Je fus désarmé par le naturel avec lequel elles firent connaissance. Je me détournai pour mener mes autres invités vers le séjour mais, à mon grand étonnement, Litzie ne nous suivit pas. Visiblement, elle comptait rester auprès de ma mère pour lui prêter main forte. Ce qu'elle ne savait pas encore, c'est que c'est elle que ma mère allait cuisiner, en la soumettant à un interrogatoire dans les règles pour tout savoir d'elle. À l'évidence, cette fille plut d'emblée à Esther, mais elle n'échapperait pas pour autant à son enquête en bonne et due forme.

J'installai mes deux amis et, tout en leur faisant la conversation, je surveillais d'une oreille les investigations d'Esther. Difficile d'ignorer sa voix lyrique et puissante et, à mon grand désespoir, mes invités n'en perdirent pas une miette eux non plus.

— Tu es de quelle origine ? Ils sont nés où, tes parents ? Ils sont croyants ? Ils pratiquent ?

Prise au dépourvu, Litzie répondit qu'ils venaient tous les deux de Tunisie, enfin de Tunis, très exactement ! Pour la génération d'après-guerre, c'était important de préciser qu'ils étaient nés dans la capitale, signe d'une éducation et d'un mode de vie à l'européenne.

— Tu as des frères et sœurs ? Combien ?

— Juste un frère, plus âgé que moi.

— Et tes parents, ils font quoi ? Ils ont quel âge ? Vous habitez où ? Et toi, tu as quel âge ? Tu n'es jamais venue à la maison !

Litzie n'avait même plus le temps de répondre à ses questions en rafales. Je devais absolument voler à son secours ! J'abandonnai mes amis, de plus en plus perdus dans cette situation improbable, et heurtai presque Litzie qui émergeait de la cuisine avec les sets de table sur les bras et les assiettes empilées dans ses mains. Elle ne paraissait pas gênée outre mesure par l'interrogatoire musclé du commandant en chef des forces culinaires. Au contraire, elle était conquise par le charme haut en couleur de ma mère, qui d'ailleurs la suivait avec une ribambelle de plats pour notre repas de fête. Je sautai sur l'occasion pour lui présenter le reste du bataillon. Esther étouffait plus qu'elle n'embrassait mes amis balbutiants qui pouvaient à peine articuler leur prénom entre deux étreintes bruyantes.

Fidèle à sa coquetterie exubérante, Esther arborait en ce jour de printemps une tunique jaune poussin sur un pantalon bleu marine. Les nombreux rangs de son collier en strass cliquetaient à chacun de ses mouvements. Ses talons de dix centimètres ne l'empêchaient pas de virevolter. Heureusement qu'elle portait un minuscule tablier autour de sa taille pour rappeler à ses visiteurs qu'elle ne s'était pas apprêtée pour un soir de gala ! Quoique, pour Esther, chaque jour était une fête...

Je songeais qu'il était peut-être téméraire d'inviter chez moi une fille que je ne connaissais pas. Ma mère n'allait-elle pas la faire fuir à toutes jambes ? Impossible d'arrêter le train en marche pour faire descendre mon invitée, mais celle-ci se débrouillait à merveille. Entre deux questions, elle goûtait les plats, elle s'extasiait et elle demandait même les recettes ! C'est certain, elle savait y faire avec ma mère.

Je commençais à me détendre. Jusqu'à ce qu'Esther pose la question fatale, interdite.

— Tu as un fiancé ?

Un silence de plomb s'abattit sur la table en acajou « style Gérard Philipe », comme s'en vantait ma mère à la moindre

occasion. Tout le monde s'immobilisa, qui avec une fourchette levée, qui la bouche ouverte à moitié pleine. Je manquai m'étouffer avec une boulette au cumin qui resta en travers de mon gosier. Ma mère ne se départit pas de son large sourire. Tous les regards étaient tournés vers Litzie qui n'affichait qu'une modeste gêne avant d'éclater de rire. Et d'avouer qu'elle était mariée depuis quelques mois.

Confusion, rage et déception tordirent les traits du visage d'Esther. Elle planta son regard furieux dans mes yeux, à deux doigts de me demander ce que fichait cette fille chez nous si elle n'était pas célibataire ?! Si elle l'avait su, elle n'aurait pas jeté son dévolu sur elle pour la marier à son fils chéri.

Je parvins enfin à sortir de ma torpeur et, pour donner le change, je passai les plats, je parlai vite et fort, je meublai, mais, peine perdue, Esther me convoqua dans la cuisine. Tête basse, je lui emboîtai le pas.

— À quoi tu joues ? Elle n'est pas liiibreee !

Ma mère n'aurait de cesse de le répéter, inlassablement. Je lui promis qu'on en reparlerait une fois nos invités partis. J'aurais dû m'en douter : la capacité de frappe de ma mère était nucléaire. Mais l'avenir devait lui donner raison puisque quelques mois plus tard Lizzie m'annonçait en larmes son divorce. Esther me presserait de ne pas perdre de temps, persuadée que cette fille était faite pour moi, choisie par elle-même et par Dieu qui plus est, comme elle l'affirmerait à qui voulait l'entendre (ou pas). Elle aurait presque pu me convaincre que ses propres prières avaient provoqué la séparation de Litzie. Mais je ne devais pas immédiatement obéir à ma chère maman...

Chapitre 2

Gérald

— Debout là-dedans ! On va être en retard !

Tous les samedis et dimanches à l'aube, c'était la même rengaine. Cinq heures du matin, comme dans la chanson, ma mère à bout de nerfs courait d'une chambre à l'autre pour nous tirer de sous la couette tandis que mon père beurrerait patiemment des pyramides de tartines. De temps à autre, ils se rejoignaient dans le couloir et, tels Fred Astaire et Ginger Rogers, martelaient le lino bleu du couloir pour nous forcer à nous lever.

Adieu les grasses matinées ! Depuis quelques années, mes frères aînés Edmond et Jacques mettaient toute la famille à contribution : direction les puces de Saint-Ouen où la tribu Perez gérait trois stands et deux boutiques. « Qui rate la matinée rate la journée ! » Tel était le leitmotiv de ma mère ces jours-là, emprunté à sa copine antiquaire, Nanou, qui vendait les fameux meubles « Gérard Philipe » au marché Vernaison.

Après un copieux petit déjeuner, nous nous engouffrions dans l'estafette Renault bleue avec mes trois frères et mon père. Mes deux sœurs et ma mère arrivaient quant à elles à l'heure du déjeuner, avec le casse-croûte gargantuesque qu'elles avaient passé toute la matinée à mitonner : omelette et pommes de terre pour mon frère Richard et moi, frites et merguez pour les autres. Edmond au volant, mon père sur le siège passager, Jacques, Richard et moi assis à même le sol derrière eux. Et c'était parti pour les montagnes russes !

Edmond n'y allait pas de main morte sur l'accélérateur, hors de question d'être en retard. Mes frères et moi glissions d'un côté à l'autre de l'estafette, rebondissant dans tous les sens, à la merci des virages et des nids-de-poule.

— Ça va, les garçons ?

Mon père hurlait à chaque tournant, agrippé à son siège. Nos estomacs faisaient le grand huit, encore plein du chocolat chaud et des tartines au beurre. Trois quarts d'heure après notre départ en fanfare, la libération. Nous arrivions aux puces de la porte de Clignancourt. Le jour n'était pas encore levé que les marchands étaient déjà à pied d'œuvre pour installer leurs stands. Pas question de perdre une minute et de rater le premier client. Pour affronter le froid et se donner le courage de palabrer des heures durant avec le chaland, les commerçants avaient leur breuvage préféré : un petit rhum pour bien démarrer la journée !

Je descendais toujours le premier, et en vitesse : j'avais rendez-vous avec Gérard, mon acolyte qui travaillait dans la boutique de vêtements en face du stand que je tenais. Jeans, baskets, sweat-shirts et blousons : il vendait les pièces essentielles pour nos looks de jeunes Parisiens. Quand je devais me rendre dans notre réserve, à une rue de là, je lui demandais de surveiller les « articles de Paris » que je vendais : petites boîtes à musique en plastique rouge et or, tours Eiffel lumineuses, briquets tricolores et coffrets à liqueur à l'image des monuments de Paris. À force, nous sympathisâmes. Chaque samedi soir et malgré nos réveils inhumains aux aurores, on écumait les soirées des jeunes gens du 16^e, jamais à court de manigances pour être invités dans les appartements et les hôtels particuliers fabuleux. Discret et élégant, Gérard s'exprimait avec un humour décalé, à la limite de l'absurde, que je lui enviais. Je me couronnais président de son fan-club. Mais surtout, j'étais rassuré qu'il ait du succès alors qu'il était déjà chauve. Moi-même, je commençais à perdre mes cheveux... Comparé à lui, j'étais Julien

Clerc dans *Hair* ! Plus que tout, j'admiraits son assurance avec les filles. Il enchaînait les flirts et je tentais sans succès de reproduire ses techniques de drague. Natif de Lille où sa famille d'origine juive égyptienne s'était installée, il louait un studio à Paris, près de son frère aîné qui vendait des tissus dans le Sentier. Il vivait seul, la grande classe, alors que ma mère continuait à me rappeler de ne parler à personne dans le métro et de ne rien accepter de quiconque... Gérald, lui, était libre de faire, manger et penser ce que bon lui semblait, sans la moindre contrainte familiale, ce qui était impossible à l'époque, dans les familles juives des années 1980 ! Les parents de Gérald étaient des originaux qui poussaient leurs enfants à s'émanciper dès l'âge de dix-neuf ans. Selon eux, ils devaient être confrontés le plus tôt possible à la réalité de la vie pour apprendre à s'y adapter au mieux. Au contraire, pour mes parents, c'était la vie qui devait s'adapter à nous...

Gérald était mon nouveau frère, mon frère choisi : quand il ne rentrait pas dans le Nord, il passait Shabbat avec nous. Nous avons fêté ensemble sa réussite au bac et j'avais décidé de poursuivre des études de droit. Mes compétences acquises au cours Simon et à l'école des Enfants du spectacle devaient m'être bien utiles... Avocat, bien sûr, c'était la profession choisie par Esther, que j'avais pensé ravir en lui annonçant mon désir de devenir coiffeur, elle qui vouait un culte au sien qu'elle appelait son « artiste capillaire ». Elle avait fulminé.

— Tss tss tss, mais pas du tout, mais pas du tout, coiffeur, ce n'est pas pour nous ! Tu dois devenir avocat, Mchikpara, regarde comme tu parles bien ! Et ta prestance ! Et ta mémoire !

— Mais toi, ton coiffeur, tu le vénères ! Les femmes ne peuvent pas se passer de leur coiffeur. C'est un métier en or !

— D'abord, toutes les femmes ne sont pas comme moi. Et moi, je sais qu'il faut toujours sortir coiffée ! C'est pour ça que c'est toujours moi qu'on remarque. Un coiffeur, ça ne fait pas d'études et au début ça balaie et ça lave les

cheveux des clientes. Tu imagines ? Faire le ménage pour apprendre à coiffer ? Que Dieu te préserve ! Ça n'est pas du tout, du tout, du tout pour nous !

Fin de la discussion. Avocat, pourquoi pas. Mais Gérard voulait gagner sa vie tout de suite, sortir, s'amuser, faire la fête. Tous mes copains de fac l'adoraient et les filles étaient folles de lui. À côté de lui, j'étais moins convoité, avec mon léger embonpoint, mon boitillement et ma mère omniprésente... Mais en première année de droit, j'avais rencontré une jeune femme avec qui je devais rester jusqu'au concours d'entrée à l'école du barreau. De façon surprenante, elle échoua et je réussis, ce qui mit fin à notre histoire d'amour. Ma vie s'emplit de nouveaux amis, dont Litzie, que je présentai tout naturellement à Gérard, mon camarade de toujours.

Immédiatement, Gérard succomba au charme de Litzie. Il me pressa de questions à son sujet. Je coupai court en lui signalant qu'elle était mariée. Mais quelques semaines plus tard, quand Litzie m'annonça son divorce, je repensai à Gérard. Litzie aurait bien besoin d'une distraction... Je convoquai Gérard le soir même.

— Ne pose pas de questions et viens ce soir au Palace, on va boire et faire la fête. Litzie a besoin d'oublier... La voie est libre !

Nous étions fascinés par le Palace où la fête était chaque fois plus folle que le soir précédent. Nous y croisions les célébrités du moment qui avaient déserté le Studio 54 à New York pour se déchaîner sur le dance floor de cette boîte de nuit. Qui plus est, le physio avait de l'affection pour Gérard, ce qui nous facilitait grandement les choses...

Mon plan fonctionna au-delà de mes espérances et les deux tourtereaux se plurent immédiatement. Je n'ai jamais pu m'empêcher de jouer les Cupidon ! Mais à ce moment-là, je ne me rendais pas compte que c'était ma propre lâcheté, et non mon altruisme, qui les avait poussés dans les bras l'un de l'autre...

Chapitre 3

L'annonce

Encore fallait-il annoncer aux parents de Litzie sa décision de divorcer. Sa mère, fragile, soignait sans grand succès sa dépression longue de plusieurs années à coups de somnifères pour tenter d'oublier son mal de vivre.

Je l'avais rencontrée chez elle à l'occasion de l'anniversaire de sa fille. Le mari de Litzie était curieusement absent. Je devais apprendre plus tard qu'il révisait ses derniers examens en gynécologie dans la maison de campagne d'un autre étudiant. Tout le monde abrégait avec affection le prénom de Claudine, la mère de Litzie, en Claude. Elle était l'exact opposé d'Esther : d'une élégante sobriété, elle portait en toutes circonstances un tailleur Chanel, tantôt rose à boutons dorés, tantôt blanc gansé de bleu marine, ou son préféré, beige à fils d'or, qu'elle agrémentait d'un collier de perles, et elle ne s'aventurait jamais à se coiffer autrement qu'en ramenant ses cheveux dans un impeccable « chignon à la Simone Veil ». Sa discrétion contrastait avec l'éclat chaleureux du père de Litzie, Henri, qui avait légué à sa fille sa joie de vivre, son sourire rayonnant et son regard pétillant.

Le frère de Litzie vivait alors au Sénégal où il avait épousé une femme franco-sénégalaise qui venait de mettre au monde leur petite fille. Ce mariage, à l'époque, dans les années 1980 et dans une famille juive tunisienne, était pour le moins inhabituel. Mais l'élégance imperturbable de la famille de Litzie

ne laissait aucune place à la critique malveillante. Il faut dire aussi que Mylène était adorable, attentionnée et toujours souriante. Elle fut très vite adoptée par la famille de son époux.

Qui plus est, je devais apprendre avec ravissement que Claude était enchantée à l'idée que ce mariage puisse choquer les bourgeoises juives agrippées à leurs traditions. Elle se faisait un devoir de ne surtout pas ressembler à ces femmes qu'elle exécrait. D'après elle, leur éducation archaïque les avait emprisonnées dans un autre temps, celui de l'avant-guerre. Totalement hermétiques à la culture occidentale, qui était la seule valable aux yeux de Claude, elles s'interdisaient d'évoluer avec les mœurs de leur époque.

Malheureusement, la difficulté de Claude à vivre en harmonie avec ses semblables, et à trouver sa place dans ce milieu pétri de traditions millénaires auquel elle appartenait pourtant, avait assombri son humeur au fil des années. Sa dépression était telle qu'on la protégeait de la moindre mauvaise nouvelle. Comment Litzie pourrait-elle avouer à celle qui la surnommait « mon soleil » que son mariage avait échoué ?

Un soir, elle prit son courage à deux mains. Elle était résolue à annoncer son divorce à sa mère, dont le mal-être avait été brièvement allégé par le mariage en grande pompe de sa fille chérie, au Pavillon Dauphine, avec ce jeune et brillant interne qui terminait ses études en gynécologie.

Litzie se repassait le film de son histoire avec son futur ex-mari. Ils étaient ensemble depuis quelques années lorsqu'ils sautèrent le pas, et Litzie n'était pas dupe : son fiancé était un homme à femmes. Lucide mais aveuglée par l'amour, elle s'était laissé prendre au piège rassurant de croire que le mariage pouvait changer sa nature. Mais Litzie n'était pas de taille à lutter contre le mauvais penchant de Franck, son *yetser hara* comme on dit dans la religion juive, qui provoque, encourage et applaudit les mauvaises actions s'il n'est pas contré par le *yetser hatov*,

le bon penchant. Tout le mérite revient à celui qui fait usage de son libre arbitre pour résister à son *yetser hara* et emprunter le chemin du Bien. Litzie, incapable d'éprouver de la rancune à l'égard de Franck, ne s'en prenait qu'à elle-même. Elle regrettait amèrement d'avoir entraîné ses parents dans une aventure coûteuse en faux espoirs et en dépenses somptuaires.

Vers 20 heures, je déposai mon amie rue d'Auteuil, en bas de l'immeuble de ses parents. Nous avions imaginé et répété la scène pour qu'elle se déroule au mieux. Il était prévu que Litzie parle en premier lieu à son père et qu'ensemble ils trouvent le meilleur moyen d'annoncer la terrible nouvelle à Claude. Celle-ci pouvait sombrer dans des gouffres d'angoisse à la moindre contrariété. Nous étions convenus que je reviendrais la chercher le moment venu pour aller célébrer comme il se doit la libération de Litzie, avec Gérard qui n'avait pu s'empêcher d'exploser de joie à l'annonce de son divorce.

S'il y a bien une leçon que j'ai retenue, c'est que la vie est imprévisible. À peine Litzie avait-elle poussé la porte de l'appartement de ses parents qu'elle reçut dans ses bras sa mère en pleurs. Embobinée par un démarcheur qui avait fait appel à son bon cœur et lui avait vendu à prix d'or des tapis à motifs orientaux, elle venait de se disputer avec Henri : où allait-on caser ces tapis immenses, alors qu'on ne voyait déjà plus une seule latte de parquet ?!

Foutu pour foutu, Litzie profita de la confusion générale pour se délester de son fardeau. Claude s'arrêta tout net de pleurer. Elle se tourna vers son mari pour vérifier qu'elle avait bien saisi l'information brutalement délivrée par leur fille. Henri tenta de parler mais il ne parvint à émettre qu'un couinement étranglé. Il se racla la gorge.

- Pourquoi ?
- Il m'a trompée.
- Ah, euh... Tu en es sûre ?

ROLAND PEREZ

— Oui. Absolument. Et lui aussi, il en est sûr.

Les yeux de Claude sautaient de l'un à l'autre, comme si elle assistait à un match de finale à Roland-Garros. Désorientée, elle tentait de comprendre la teneur des événements qui se déroulaient devant elle. Elle fut la première surprise par les mots qu'elle prononça alors.

— Bon, à table !

Et plus jamais ils ne parlèrent du divorce de Litzie.

Elle était libre de filer le parfait amour avec mon meilleur ami. Enfin, ça, c'est ce que je croyais.

Chapitre 4

La fin des complexes

Je me sentais investi d'une mission divine. Mon objectif sur Terre était de seconder Dieu en menant chacun sur le chemin du bonheur et de l'épanouissement. Le couple que j'avais créé en poussant Litzie et Gérald dans les bras l'un de l'autre était la preuve éclatante de mes compétences en la matière.

Ce qui était surtout flagrant, c'était mon manque abyssal d'humilité et de clairvoyance.

J'avais vingt-cinq ans et, enfin, je me sentais bien dans mon corps. À un détail près : j'étais littéralement obsédé par la chute de mes cheveux qui persistait depuis la fin de mon adolescence. Le miroir de la salle de bains, celui du couloir, mon reflet dans les vitrines des magasins : tout me rappelait ce complexe insurmontable.

À dix-sept ans, j'avais assisté impuissant à la perte de densité de ma mèche rebelle qui, combinée à mon intense et sombre regard, était un facteur essentiel de mon charme. C'était pire quand mes cheveux étaient légèrement gras... En conséquence, j'avais pris une fâcheuse habitude : dès que possible, je lavais mes cheveux, dans le lavabo de la salle de bains ou dans l'évier de la cuisine, pour tenter d'épaissir ma défunte crinière. Mes cheveux, ma bataille : au lycée, je rentrais en vitesse entre deux cours pour procéder à un shampoing express.

Évidemment, j'avais consulté tous les spécialistes possibles et imaginables. Les dermatologues préconisaient des injections de bépanthène et de biotine pour stimuler la pousse capillaire. En effet, c'était efficace... En tout cas sur mon torse et mon dos, à mon grand désespoir. Mon crâne quant à lui perséverait avec obstination dans son entreprise de déforestation. Jusqu'à quand mes shampooings biquotidiens donneraient-ils l'illusion d'une tignasse en pleine santé ?

Je pouvais dès à présent réciter le kaddish pour pleurer mes cheveux tombés au combat.

J'avais toujours été particulièrement inventif pour dissimuler mes défauts physiques. Par exemple, jamais je ne découvrais ma jambe plus mince que l'autre à cause de l'atrophie due au pied bot. Shorts et maillots de bain n'avaient pas droit de cité dans ma penderie et, quand je me trouvais à la plage, je courais à l'eau pour que le mouvement donne l'illusion de deux mollets parfaitement identiques. On n'y voyait que du feu ! Il me suffisait ensuite de prétexter la crainte d'un coup de soleil ou d'un refroidissement, selon la saison, pour enfiler mon pantalon.

Pour dissimuler l'embonpoint entretenu par la généreuse cuisine d'Esther et qui refusa de me quitter au sortir de l'adolescence, j'avais trouvé un truc infaillible, une sorte de trompe-l'œil. J'empruntais à mon père ou à mes frères un gilet de costume que je positionnais sous mes chemises, pulls et tee-shirts. En le serrant au maximum, il faisait office de gaine et adieu les bourrelets disgracieux ! Combien de fois ma supercherie a-t-elle failli être révélée, victime des innombrables démonstrations d'affection familiale. On sentait facilement sous les doigts les boutons sur le plastron ou la boucle dans le dos...

Mais j'étais rompu à l'art de la dissimulation. Je m'extirpais des bras du curieux trop tactile en me contorsionnant